

poches

Le procès du cochon ★★★
OSCAR COOP-PHANE
Quelle étrange fable ! Un nouveau-né meurt à moitié croqué – par qui, une bête, un homme ? Un cochon. L'animal est arrêté, incarcéré, il se conduit en pourceau, son dossier est instruit, un procès se tient et il est condamné à mort après qu'on lui a torturé le lard. Car il se tait, l'animal. « Les murs sont difficiles à défendre devant les tribunaux. Le jury, au lieu de s'y cogner, préfère souvent les abattre. » Ce porc, « indigne de la justice des hommes », on l'estimerait « digne d'être jugé » ? « Je vous mets au défi de trouver en lui de la responsabilité. » Malheureusement, l'homme est lui-même un animal aveugle. A.L.
La Table Ronde, 128 p., 6,1 €

Le bal des hypocrites ★★
TRISTANE BANON
« La peut-être, la pourquoi pas, la sans doute affabulatrice, la manipulatrice » raconte comment l'arrestation de DSK, le 15 mai 2011, a bouleversé sa vie, elle qui, la première, avait dénoncé le viol dont elle avait fait l'objet de la part du « babouin » qui présidait le FMI. Ceci n'est pas un roman : c'est un essai-témoignage sur l'ouragan qu'a été la... confirmation de ce qu'elle eut tant de peine à exprimer et faire entendre. C'est percutant, une vraie belle écriture, sans doute la charge la plus acide et la plus juste jamais écrite sur les journalistes. Ce texte méritait de revivre en poche à l'époque #MeToo. A.L.
Les poches du Diable, 160 p., 7,5 €

C'EST DU BELGE



« On se permet des choses au nom de la crise »

La filière du livre a-t-elle changé avec le confinement ? Pas vraiment, dit Tanguy Habrand. Mais les questions à caractère éthique vont devenir indispensables.

ENTRETIEN

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Tanguy Habrand est un observateur du monde de l'édition, de la filière du livre. Le directeur de la collection patrimoniale belge Espace Nord a d'ailleurs écrit une *Histoire de l'édition en Belgique*. Et il est enseignant – chercheur à l'ULiège. Normal, donc, qu'il ait été attentif à l'impact de la crise sanitaire et du confinement sur la chaîne du livre. Et son cours d'actualité du livre à l'université, donné à distance, est devenu la chronique en direct de ce qui se passait. Voilà la genèse de cette étude, *Le livre au temps du confinement*, qui est devenu un bouquin pertinent et passionnant.

Pendant le confinement, beaucoup se sont dit que c'était le moment de faire évoluer la chaîne du livre, de changer de paradigme. Mais que lui reprochait-on à cette chaîne ?

Le point le plus souvent mis en avant, c'est celui de la surproduction qui mène à la saturation de la filière. Les éditeurs publient beaucoup, les librairies et les appareils de distribution sont saturés de livres et d'outils de promotion. Les libraires dénoncent de plus en plus le fait d'être écrasés par le poids des parutions,

ils n'arrivent plus à suivre et donc à conseiller leurs clients. On a donc proposé de repenser la chaîne du livre en partant du point de vue des libraires. Se sont ajoutés d'autres débats, comme des questions plus éthiques par rapport à la provenance de livres imprimés. Je vois qu'une librairie française a décidé de ne plus vendre des livres jeunesse imprimés en Chine ou en Thaïlande. Depuis quelque temps, il y a eu un mouvement de convergence et on a commencé à dresser un portrait plus éthique de ce que pourrait être la chaîne du livre. Les discours ont été entendus par les grands éditeurs, qui se sont tous mis à dire qu'ils allaient jouer la carte de la décroissance, qu'ils n'allaient plus saturer les libraires pour leur réouverture. Mais on a vite senti que ces discours ne seraient que de courte durée. Une fois la rentrée littéraire de retour, on reprendrait les mêmes habitudes, en matière de production élevée.

Si ces éditeurs ont diminué leur production, beaucoup l'ont fait au détriment des premiers romans, c'est-à-dire des découvertes.

Ceux qui ont vraiment pâti de ces faibles réductions, ce sont les premiers romans et les traductions. On s'est recentré sur les valeurs sûres et on a ajouté des livres de circonstance, liés à des questions d'actualité sur le virus. Des livres soit qui se voulaient rassurants, soit qui alimentaient la peur. Des livres qui n'étaient pas prévus et qui ont donc regonflé la production.

Une idée nouvelle est-elle apparue à l'occasion de ce confinement ?

Pour moi, non. Elles avaient toutes déjà été émises d'une manière ou d'une autre par le passé, mais de façon très discrète, souterraine. La nouveauté, c'est l'intensité de cette idée, c'est le rassemblement



« En France, on sentait qu'on voulait vraiment défendre la filière du livre. En Belgique, ce ne fut pas aussi net. »

© VALENTINE JAMIS.

de propositions auparavant dispersées. S'il y a une idée forte sortie de ce confinement, c'est toute cette réflexion sur le caractère essentiel du livre. On a gardé ouverts les commerces de produits de première nécessité, mais pas les librairies, ce qui entre en contradiction avec l'idée que le livre est un produit essentiel. Beaucoup sont conscients qu'il s'agit d'une métaphore, d'une façon de parler. Mais ce qui est intéressant, c'est que les autorités ont martelé que le livre était un bien essentiel, qu'il fallait aider les librairies. Avant le confinement, que faisait-on pour ce secteur réputé essentiel, qui est loin d'être le secteur culturel le plus soutenu ?

En fin de compte, quelque chose a-t-il changé depuis le confinement ?

Au niveau de la production littéraire, c'est reparti comme avant. Je crois même que les débats sur la surproduction et la décroissance ne vont plus être suivis par les grands éditeurs, parce que ce n'est pas spécialement dans leur inté-

rêt. Le vrai changement, mais de courte durée, c'est le fort parfum de retrouvailles généré par la réouverture des librairies, ce mouvement de sympathie des gens qui ont retrouvé le plaisir de revenir en librairie. Mais des changements fondamentaux, c'est beaucoup trop tôt pour le dire : ce sont des processus de transformation qui prennent énormément de temps. Toutes les réflexions à caractère éthique ont cepen-

« Les autorités ont martelé que le livre était un bien essentiel, qu'il fallait aider les librairies. Avant le confinement que faisait-on pour ce secteur réputé essentiel ? »

”

dant eu une sacrée visibilité pendant le confinement, et mon impression est qu'elles vont devenir de plus en plus inévitables et, à force de se répandre, de réagir sur l'opinion, elles finiront par devenir indispensables : la juste rémunération de l'auteur, la question des remises octroyées au libraire, celle des pays de fabrication des livres.

Le risque inverse, et on en sent déjà les effets, c'est qu'on est dans une ambiance post-Covid, avec la mise en place d'un argument Covid. On se permet aujourd'hui de faire des choses, au nom de la crise,

qu'on n'aurait pas osé faire avant. Le nombre de premiers romans à la baisse, par exemple. On peut redouter qu'il y ait une sorte d'excès de rationalisation économique, au détriment de livres mais aussi de certains employés, des promotions, des collections. Et tout cela au nom du Covid. Et ça, c'est déjà parti.

ROMAN



Ohio ★★★
STEPHEN MARKLEY
Traduit de l'américain par Charles Recoursé
Albin Michel
560 p., 22,90 €
ebook 15,99 €

La génération sacrifiée d'après le 11-Septembre

Stephen Markley la rencontre dans « Ohio », un premier roman puissant marqué par la violence de l'époque.

PIERRE MAURY

Quand on se retrouve, avant de refermer un roman, à lire les remerciements de l'auteur avec autant d'appétit que les 550 pages précédentes, c'est qu'il s'est passé quelque chose. Au passage, notons que cet addendum très fréquent dans l'édition américaine est, ici, particulièrement bien troussé – mais ce n'est pas le propos. *Ohio*, donc, de Stephen Markley, ne ressemble en rien à

une œuvre de débutant et a tout d'un torrent d'événements et de réflexions canalisés comme par miracle, tant les choses menacent sans cesse de déborder. Elles débordent d'ailleurs, mais aux moments choisis par l'écrivain. Ce doit être ce qu'il évoque quand il remercie Ethan Canin : « Il a lu ce roman à un état embryonnaire et ses encouragements m'ont permis de me dépêtrer des choix difficiles et des subtiles anarchies à venir. »

Pour le dire vite, *Ohio* est l'histoire de quatre lycéens et lycéennes de New Canaan (et quelques autres autour), devenus adultes dans une période très compliquée. Ils étaient en cours le 11 septembre 2001, un élan nationaliste a saisi quelques-uns d'entre eux, pressés de s'engager dans l'armée pour combattre les forces du mal, en Afghanistan ou en Irak. Tous n'en sont pas revenus, certains sont rentrés avec des blessures, il n'en est pas un seul, même celui qui s'opposait

avec virulence à la propagande nationaliste, à n'avoir pas été marqué par la violence de l'expérience.

« Le pénible tissu de l'adolescence masculine »

En outre, leurs copines ne les ont pas forcément attendus, ce qui a pu provoquer de vives réactions, à un âge où le désir et l'amour se confondent dans un brouhaha encombré d'alcool et de drogue, au milieu, pour ne rien arranger, d'une crise économique qui en laisse beaucoup sur le carreau.

Toute une époque défile ainsi, elle n'est pas toujours belle à voir dans la tête des « mecs qui composaient le pénible tissu de l'adolescence masculine ».

Mais l'agitation n'est pas moindre du côté des filles, écartelées entre la découverte de la sexualité, qui est parfois une homosexualité pas facile à vivre dans le coin, le besoin de reconnaissance, la cote

des footballeurs les plus appréciés, l'acceptation des pires saloperies qu'un garçon trop aimé se croit permis d'imposer...

Tout n'est pas noir, cependant, dans les échanges entre les protagonistes. Il y a des moments de grâce pendant lesquels il semble qu'on pourrait échapper au pire, quand deux aspirations se rencontrent dans le flou du présent, l'avenir restant encore à dessiner. Il s'annonce menaçant, selon les sombres prévisions de Walter Benjamin quand il parle de l'ange de l'histoire : « Là où nous apparaît une chaîne d'événements, il ne voit, lui, qu'une seule et unique catastrophe, qui sans cesse amoncelle ruines sur ruines et les précipite à ses pieds. »

Bienvenue en Ohio ! On aurait tort de ne pas visiter ce théâtre des opérations resté dans l'ombre des grands événements, où pulse le sang d'une génération sacrifiée.